

Salah ...

Al-Jumhuriya, 20 février 1962.

*Que la paix de Dieu soit sur toi, Qays ibn 'Asim, et Sa miséricorde, tant
qu'il plaira à la miséricorde de se répandre —
car Qays n'était pas le simple royaume d'un seul homme, mais l'édifice
tout entier d'un peuple, à présent tombé en ruine.*

Oui, en vérité — car Salah fut un pilier parmi les piliers de la révolution qui transforma la vie de cette nation et lui accorda une vie nouvelle fondée sur la liberté, l'indépendance, la justice et la réalisation de la dignité pour ce peuple dans son ensemble et pour chacun de ses fils. Il donna à cette révolution le plus grand de ses efforts et le plus sincère de son combat, et il fut, comme ses compagnons, prêt avec la plus authentique des dispositions à donner sa vie pour elle, tout en étant en même temps le soutien de sa famille, qui a été frappée en lui par le plus grand et le plus cruel des malheurs. Il fut, de plus, le rédacteur en chef de ce journal désormais orphelin, qui a été frappé par la catastrophe en sa personne. Nul ne portait ses charges avec plus de diligence, ne connaissait mieux ses droits, ni ne se souciait davantage de son essor et de son progrès, conformément à ce que doivent faire les journaux sérieux et sincères au service de la patrie et pour éclairer le peuple sur ses droits et ses devoirs.

Car cette perte n'est pas la perte d'un seul homme, ni la perte de quelques hommes ; ce n'est pas l'édifice d'un seul peuple qui s'effondre, mais l'édifice de communautés entières frappées par la tragédie en sa personne, au moment même où elles avaient placé en lui les plus vastes espoirs et attendaient de lui les plus grandes œuvres. Puis, un jour, elles le trouvèrent arraché, enlevé, au moment même où elles désiraient le plus ardemment son prompt rétablissement et le retour complet de sa santé, afin qu'il reprenne son activité féconde au service de sa patrie et de sa révolution, dans le soin de sa famille et dans la direction de son journal vers le plus grand succès qu'on pût espérer pour lui et le plus grand accomplissement qu'on pût attendre de lui des devoirs d'une presse libre, qui concentre tous ses efforts au service de la patrie et de ses citoyens et à la diffusion des principes, des vérités et des buts de la révolution parmi toutes les classes du peuple, sans jamais y faillir ni craindre le blâme de quiconque.

Si Salah avait été de ceux qu'avancait l'âge, qui avaient rendu à la vie son dû et pris leur part d'elle, la perte en lui aurait tout de même été grave. Mais il serait alors resté une voie ouverte au cœur pour la consolation. Au lieu de cela, il fut arraché dans la fleur même de sa jeunesse, après avoir accompli son devoir comme ne l'accomplissent pas même les anciens. Et il était juste que nous attendions de lui beaucoup, beaucoup encore ; car un homme qui commença sa vie comme la commença Salah — luttant du plus authentique et du plus vaillant des combats, en temps de paix comme en temps de guerre, dévoué de la plus profonde et de la plus sincère dévotion à sa patrie dans les jours de dureté comme dans les jours de douceur, dans les temps de misère comme dans les temps d'abondance, un homme dont l'âme forte ne trouva jamais de voie par où la faiblesse pût entrer, dont le grand cœur ne trouva jamais de chemin par où le désespoir pût l'atteindre, et dont le dévouement profond et puissant envers sa patrie et sa nation, l'intérêt personnel ne put jamais, à un seul instant de sa vie, entacher — un tel homme, ayant commencé sa vie de cette manière, méritait que nous attendions de lui bien davantage encore que ce avec quoi il avait déjà commencé sa vie. Mais les hommes ne font qu'estimer, tandis que le décret de Dieu suit son cours parmi eux, décisif et sans appel, sans que rien ne puisse le repousser ni le détourner.

Et c'est ainsi que la nouvelle de la mort de ce grand révolutionnaire, de ce noble ami, de ce grand citoyen, s'abattit comme la foudre sur ceux qui l'avaient connu de près et sur ceux qui ne l'avaient connu que de loin.

Et j'ai connu Salah Salem comme tous les Égyptiens l'ont connu par la suite : lorsque la révolution s'embrasa pour la première fois, il fut l'une de ses braises ardentes, dont l'éclat croissait chaque jour, et l'une de ses langues déliées, dont la hardiesse croissait chaque jour, pour dire ce qui était doux et ce qui était amer, ce qui déplaisait et ce qui réjouissait.

Et il fut parmi les plus brillants orateurs de la révolution pour rapprocher les espoirs des cœurs, pour raviver l'espérance dans les âmes, et pour attiser le feu de la révolution dans les consciences ; son sérieux était d'une amertume extrême, et son esprit était doux à l'extrême degré de la douceur, et il fut le plus brillant de ses compagnons dans la moquerie de l'ancien régime et dans l'art de provoquer le rire aux dépens des politiciens de ce régime. Son sérieux était austère dans son amertume, et son humour était cruel dans sa douceur, et il était le plus propre à provoquer la gaieté et le rire lorsqu'il se jouait des politiciens de l'époque passée, imitant certains d'entre eux à la perfection et

dépeignant d'autres avec une fidélité saisissante.

En même temps, il pouvait être redoutable, suscitant la crainte et la terreur, lorsqu'il mettait en garde ceux qui tournaient le dos à la révolution et les menaçait des menaces les plus dures et les plus violentes ; et à travers tout cela, il était un mouvement qui ne connaissait pas l'immobilité, une énergie qui ne connaissait pas le calme, et une impétuosité qui ne connaissait pas la patience. On pouvait le voir au Caire le matin et au Soudan le soir, et on pouvait le voir parcourant les pays arabes, dépeignant leurs peuples, à son retour dans sa patrie, et dépeignant leurs dirigeants politiques, avec le portrait le plus brillant et le plus fidèle. Cette image de lui s'était gravée dans mon esprit, et je n'eus l'occasion de le rencontrer que vers la toute fin, lorsque, ce jour-là, je le connus de près et découvris en lui un dévouement à son travail porté à sa limite extrême, et une loyauté semblable à l'amour le plus profond, et je découvris en lui un caractère généreux, une nature douce, une conscience pure, une préférence pour la franchise au-dessus de tout, et une forte aversion pour l'esquive et pour la fourberie dans la parole comme dans l'action. Et je découvris en lui le plus attentionné des chefs envers ses collègues qui travaillaient avec lui au journal, ferme envers eux lorsque la fermeté s'imposait, et doux et bienveillant envers eux lorsque la douceur et la bienveillance étaient de mise.

Je n'ai jamais connu de rédacteur en chef d'un journal qui lui ait donné l'essence même de son âme, le plus sincère de son effort, et le plus grand de son énergie, comme Salah donna tout cela à Al-Jumhuriya.

Et je le vis malade, sa maladie atteignant son plus haut degré de gravité, mais jamais, pas un seul jour, elle ne put lui faire oublier Al-Jumhuriya, ni le détourner d'y penser, de s'en soucier, et de s'informer de ses affaires, petites et grandes ; il était doux avec tous ses collègues, et ne s'accordait à lui-même que la plus petite part de cette douceur.

Et la maladie ne me frappa pas comme elle le frappa, de sorte que je ne le rencontrai plus et qu'il ne me rencontra plus ; il se lassa de venir à moi, et je m'affaiblis trop pour aller à lui, et ma dernière rencontre avec lui fut ses adieux lorsque je m'embarquai pour l'Europe ; et je revins en Égypte pour ne découvrir qu'il avait déjà entrepris le long voyage vers l'Amérique ; puis la maladie me reprit, s'aggrava et se fit plus dure, et se dressa entre lui et moi lorsqu'il revint d'Amérique malade, tout comme il y était parti malade. Et je vécus, comme vécurent tous ses collègues et ses amis, rassuré par l'espoir, m'accrochant à l'attente, confiant que sa

jeunesse se révélerait plus forte que la maladie et que son poids.

Et un matin, mon compagnon me lisait les journaux du matin, ou me lisait ce qu'il choisissait d'en lire, mais il évitait Al-Jumhuriya ; et lorsque je l'interrogeai à ce sujet, une grande hésitation et une profonde confusion le saisirent, jusqu'à ce qu'il soit enfin contraint de me dire la vérité, après avoir d'abord tenté de me la cacher, m'informant de cette grave épreuve et de cette grande affliction, m'informant que Salah avait été emporté par la mort.

Et à l'annonce de cette nouvelle, une stupeur me saisit, dont je connais bien le commencement mais dont je ne connais pas encore la fin, alors que je dicte ce récit après la tombée de la nuit, sans avoir trouvé de fin à cette stupeur ; car je peux difficilement me résoudre à croire que cette vie vigoureuse s'est éteinte, et que cette jeunesse florissante — qu'il ne s'était pas réservée, et qui ne peut repousser le décret de Dieu une fois celui-ci accompli — ne peut rien faire d'autre que d'être saisi d'effroi et d'angoisse, et de remplir son cœur de tristesse et de noyer son âme de chagrin, en vain, jusqu'à ce que, la stupeur s'étant dissipée et le choc s'étant tu, et qu'il soit revenu à lui-même, ou que son être lui soit revenu, il ne trouve d'autre choix que de reconnaître que la mort est vérité, que le décret de Dieu s'accomplit, et que la volonté de Dieu prévaut, et ne puisse rien faire d'autre que de supplier Dieu, du fond de son âme, d'envelopper le noble défunt de Sa miséricorde, de lui prodiguer Sa grâce et Son agrément, et d'accorder une juste consolation à la patrie et à ses citoyens, à sa famille affligée, à son journal désormais orphelin, et à ses amis et collègues, qui partagent cette épreuve.